

Par ici, les poèmes sont arborescents

Gilles Cyr, *Erica je brise*, Montréal, l'Hexagone, coll. « L'appel des mots », 2003, 143 p.

Marc André Brouillette

Volume 45, numéro 3 (261), septembre 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33098ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brouillette, M. A. (2003). Compte rendu de [Par ici, les poèmes sont arborescents / Gilles Cyr, *Erica je brise*, Montréal, l'Hexagone, coll. « L'appel des mots », 2003, 143 p.] *Liberté*, 45(3), 166–171.

Par ici, les poèmes sont arborescents

Marc André Brouillette

Gilles Cyr, *Erica je brise*, Montréal, l'Hexagone, coll. « L'appel des mots », 2003, 143 p.

Le titre du plus récent recueil de Gilles Cyr résume à lui seul ce qu'on pourrait considérer comme un art poétique caractérisant la démarche du poète. Depuis son premier ouvrage, *Sol inapparent*, paru en 1978, Cyr explore son rapport au monde extérieur par le biais d'un méticuleux travail sur la langue qui repose notamment sur la rupture et l'ellipse. Son attachement au vers est révélateur d'un désir d'interroger les tensions et les rythmes offerts par l'interruption, visuelle et syntaxique, de la parole. En cela, *Erica je brise* réaffirme d'emblée cette posture et ce regard, comme on peut le lire en quatrième de couverture : « Les mots du poème disent l'élément du monde. Pour autant, si le poème existe, ce n'est pas sans distance. Et ce qu'on brise, alors, se situe dans la langue ». Cette action de briser, que l'auteur associe dans sa présentation conjointement aux rameaux de la bruyère et à la langue, ne correspond pas, bien sûr, à une entreprise de destruction du monde et du verbe. Il s'agit plutôt d'une qualité inhérente à ces deux univers et susceptible d'en faire surgir des aspects imprévisibles, surprenants. La poésie de Cyr cherche à formuler un

étonnement qui se situe au cœur d'une manière d'appréhender l'existence.

Le recueil, divisé en huit sections, prend la forme d'un carnet de notes qui relate visites, réflexions et expérimentations. Cyr utilisant lui-même le terme d'« enquête », chacun des poèmes constitue comme une trace de l'investigation du monde menée par l'auteur. Cette entreprise fait constamment appel à l'observation pour répondre à un besoin de compréhension : « Le pin blanc / ses aiguilles par cinq // on ne sait pas bien / où ça conduit // le pin rouge / lui c'est par deux // de cinq à deux / je veux comprendre // l'observation des cimes / devra aider // retenir qu'en croissant / il perd ses branches // le rouge ». Plusieurs poèmes soulignent d'ailleurs cette fonction du regard en évoquant la visite d'endroits dédiés à l'observation d'objets ou de la nature. Parcs, jardins et sites archéologiques deviennent des lieux d'interrogations et de mise à distance entre l'observateur et les objets qui s'offrent à sa vue : « Agrigento / dans toute sa lumière // descendons vers les ruines // du parking vue imprenable / je vous montre // voyez de ce côté // vingt-neuf mètres sur neuf / des colonnes de six mètres // exactement // sublime / le mot a été employé // à quoi ça servait // le réduit de Junon / dit-on ». Mais notre enquêteur n'adopte pas seulement une attitude d'observateur face aux réalités matérielles du monde, il s'adonne aussi à ses propres expérimentations : « Le bâton / sorti de l'eau // je l'essuie / rien de cassé // allons // au travail ! / déjà septembre // bâton / tu as eu des feuilles // toi, et des racines // tu ne veux pas / essayer de nouveau ? // je lui parle doucement / il reflurit // c'est comme ça ». Chez Cyr, si l'observation et l'expérimentation s'appuient grandement sur la dimension factuelle du monde, elles ne sont pas moins sources de surprises et d'humour. La présence matérielle et la

coexistence des choses retiennent l'attention du poète, qui se propose souvent d'en faire un examen en empruntant une méthode aux allures objectives et qui arrive plutôt à des résultats pour le moins déconcertants.

Dans ce contexte, il n'est pas étonnant de constater l'importance accordée à l'univers de l'information et du savoir¹. Si chaque poème prend l'allure d'une note rapportant un petit événement, plusieurs d'entre eux soulignent, non sans drôlerie, la présence de matériel informatif. En effet, notre enquêteur s'appuie tour à tour sur une « brochure », un « résumé », une « pancarte », une « carte », un « document » ou encore un « programme » pour étayer ses démarches. À travers ces différents objets plutôt ordinaires, le poète interroge la valeur de l'écrit en faisant se croiser le dépliant et le poème, le renseignement et la création. On retrouve ici cet amalgame du quotidien et du singulier, du banal et du surprenant qui est présent chez Cyr depuis *Andromède attendra*. Mais cette fois l'amalgame se concentre sur la matière écrite et la portée d'un savoir considéré comme généralement éphémère ou de moindre importance. Ainsi, l'écriture prend le contre-pied de notions souvent érigées en autorité, comme le Livre ou le Poème, en se déployant dans la dynamique offerte par les contrastes de l'écrit lui-même.

Si les textes renvoient régulièrement à l'écrit, ils n'écartent pas, au contraire, l'oralité qui est devenue l'un des fondements de cette poésie. Comme il le mentionnait récemment, Cyr s'intéresse tout particulièrement à une « oralité marquée par la présence de l'écrit, une oralité qui

¹ À ce sujet, rappelons que l'intérêt de Cyr à l'égard de la connaissance n'est pas nouveau, comme les lecteurs de *liberté* avaient pu le constater en lisant l'article intitulé « Littérature et science » que le poète a fait paraître il y a maintenant plus de trente ans (*liberté*, vol. 12, n° 1 (67), janvier-février 1970, p. 57-67).

se recompose dans l'écriture² ». En effet, l'écrivain ne cesse d'explorer la tension entre la parole écrite et la parole dite en recourant à un vers bref et à une syntaxe qui rend compte de sauts et de raccourcis propres à la langue orale. Cette tension se manifeste, entre autres, par la segmentation (produite par le vers) et par la rupture (soulignant un changement d'énonciateur ou l'interruption d'un énoncé). Ces deux caractéristiques suscitent dans la langue des effets de surprise et d'indétermination que l'auteur manie subtilement et qui laissent poindre un humour sans pareil dans la poésie québécoise actuelle. Cet humour sert à l'occasion à tourner en dérision certains aspects psychologiques de l'individu – comme la mémoire, l'enfance ou l'identité, par exemple – que Cyr a toujours tenu éloignés de sa poésie. Ces deux extraits donnent un aperçu d'une telle mise à distance : « La pruche / j'aime la pruche // entrevue une seule fois // non, dans mon enfance / pas de pruche // trop au nord » ou encore « nous avons bien ici / trois fois le mot je // quelque chose résiste // mettons que ce sera / l'identité personnelle ». Comme on peut le remarquer ici, toute relation de cause à effet susceptible de justifier un quelconque sentiment est détournée au profit de l'observation et du constat.

Par ailleurs, les poèmes d'*Erica je brise* se caractérisent par une forme qui s'inspire grandement de la conversation et par un brouillage du locuteur et de l'interlocuteur. Ainsi les textes s'apparentent souvent à un extrait de conversation qui ne contiendrait cependant que les propos et réactions d'une seule des personnes présentes, comme le montre bien ce poème : « La fougère des murs / peut vivre dans les rochers // laissons cela // puisque bien sûr / vous

² Voir à ce propos l'entrevue de Cyr parue dans le dossier que lui consacre la revue *Voix et images* (n° 84, printemps 2003).

voulez autre chose // ceci peut-être ? // ces arbustes mais oui / de bons bougainvilliers // notre spécialité // nous sommes heureux / qu'ils vous plaisent déjà // prenez à l'essai // quelques rares chercheurs / ont émis des réserves // la partie décorative // qui le croira / est une feuille modifiée ». De plus, l'emploi fréquent d'un vous dont le destinataire demeure imprécis renforce les jeux d'interversion possibles : cette personne s'adresse-t-elle à son voisin ? à notre enquêteur ? au lecteur ? ou alors est-ce le poète qui s'adresse à un quidam ? ou à son lecteur ? Il n'est pas possible de trancher – et cela présenterait bien peu d'intérêt –, mais on remarque ici, comme dans aucun autre recueil de Cyr, l'importance de ce mouvement de la parole dirigé vers l'autre. Ce travail sur l'écriture et l'oralité semble en effet avoir conduit à une présence singulière de l'autre qui se trouve constamment interpellé, sollicité, questionné. Cette façon de s'adresser à l'autre – « alors vous partez ?/ à l'étape ce soir // n'oubliez pas // de nouvelles restrictions / seront communiquées // essayez d'être là » – contient en elle-même le désir et l'appel d'un partage qui s'incarne dans la parole.

L'œuvre de Cyr se distingue par son économie et la distance qu'elle révèle à l'écriture, mais aussi par les trouées pratiquées ici et là, dans la page et dans le sens. La tension que cette poésie instaure par le vers, l'humour et l'oralité constitue l'élément le plus puissant par où surgissent les ruptures dans la langue. En ce sens, l'intérêt marqué à l'égard de la ligne et de la verticalité – l'omniprésence des arbres, les excursions en montagne, les motifs géométriques – devient le cadre, le support permettant aux mots et aux choses de se briser sous nos yeux. Pour ce poète qui habite « un pays ligneux », l'écriture rend possible la recomposition d'une géométrie et d'une géographie personnelles qui adoptent des formes imprévisibles, hachées,

suspendues. Celles-ci provoquent et nourrissent un plaisir évident de la découverte, plaisir amusé de notre enquêteur-expérimentateur qui s'active à « démasquer » pour « comprendre », « départager », « s'expliquer ». Mais quoi ? La réponse réside peut-être dans son autre plaisir : percevoir partiellement la chose, la toucher simplement du regard afin qu'elle se dévoile davantage : « chaque fois votre main // je prétends qu'elle montre / un peu de la réalité ». Au fil des pages d'*Erica je brise*, le poète nous entraîne dans ce qui s'apparente à un arboretum imaginaire : on y rencontre des noms d'arbres et de végétaux dont la sonorité nous transporte immédiatement dans le monde de la langue, on y croise un guide qui nous oriente et nous conseille, des personnes qui conversent, des poètes étrangers qui surgissent sans prévenir. À l'intérieur de ce périmètre, un véritable monde apparaît : de manière précise, par les mots qui le formulent, et impalpable, par les objets qui le constituent. Ainsi se donnent à voir les dessous d'une réalité que la poésie de Cyr ne cesse d'interroger et dont ce recueil poursuit l'exploration de manière libre, singulière et perspicace. Foncièrement poétique.